

# nuit blanche

LE MAGAZINE DU LIVRE

N° 112  
OCTOBRE  
NOVEMBRE 2008

10 \$

**NOIR CANADA**  
(ÉCOSOCIÉTÉ)

JACQUES  
**ROUMAIN**

DANIEL  
**PENNAC**

JORIS-KARL  
**HUYSMANS**

JACQUES  
**SPITZ**

**PLANÈTE INDE**

**LE CHE POUR TOUJOURS**

Idées à découdre :

**BIBLIOTHÈQUES SANS LIVRES ?**





## roman, policier

précédents, mais pénètre plus résolument encore dans des sujets d'actualité brûlante, plus spécifiquement la guerre en Irak, le sort des anciens combattants et la déshumanisation qui marque les conflits armés de l'ère moderne.

Dans *L'ombre du caméléon*, l'auteur du roman *Les démons de Barton House*, fidèle à son habitude, renouvelle entièrement sa galaxie de protagonistes, comme on change de garde-robe, sans un regret. Elle nous présente son nouvel anti-héros, Charles. Jeune officier jadis très beau, affable et brillant, Charles rentre d'Irak en loques, massacré psychologiquement plus encore que physiquement. Défiguré, il surprend son entourage par son comportement, sa violence, ses gestes imprévisibles, sa haine des femmes. Charles est-il encore le même homme ? Constitue-t-il un danger ? Est-il encore humain ?

Peut-on, se demande Minette Walters dans *L'ombre du caméléon*, perdre son âme, voire devenir un monstre, à la suite d'un traumatisme aussi grave que celui subi par Charles, qui, outre ses blessures apparentes, porte en lui la culpabilité de la mort de deux de ses hommes, tombés au combat ?

Le lecteur est entraîné dans le sillage de Charles, et, grâce à la main habile de Minette Walters, se sent subtilement partagé entre pitié et méfiance envers cet estropié qui connaîtra la descente aux enfers, l'isolement, la raillerie, la manipulation. Et surtout, qui deviendra le suspect numéro un de la police dans une série de meurtres sordides d'anciens soldats homosexuels.

L'univers de Walters est noir, sa vision de l'âme humaine n'est

pas réjouissante, mais la rédemption et la force des sentiments ne sont jamais hors de portée. Dans *L'ombre du caméléon*, cette rédemption se présente sous les traits de plusieurs personnages, dont Jackson, médecin, lesbienne au grand cœur, qui tendra une main bourrue, mais secourable à Charles. La suite, délicieuse et inquiétante, vous appartient, lecteurs...

Florence Meney

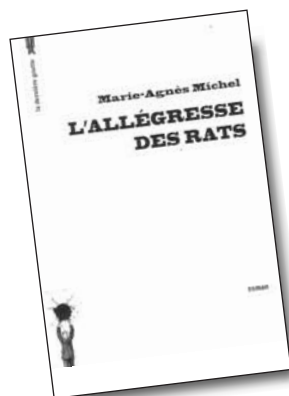
---

**Marie-Agnès Michel**  
**L'ALLÉGRESSE DES RATS**  
La dernière goutte,  
Strasbourg, 2008, 109 p.

---

Le plus récent roman de Marie-Agnès Michel, intitulé *L'allégresse des rats*, met en scène Clovis, un ambulancier dont le boulot consiste principalement en ceci : débarrasser la ville de ses vieux, les achever, les jeter. Aussi comprend-on très rapidement que l'univers où l'on entre en est un glacial, mécanique, totalement déshumanisé. En effet, la vision du monde que propose le roman a de quoi faire peur. On y croise des rats en pleine rue, on y paie pour assister à des concours de mort par asphyxie sous-marine. On y consomme les êtres, leur chair comme leur mémoire, pour un oui ou pour un non. Le tout sur fond de mousse, de moisissure et de gentille musique électropop aseptisée. Bref, on y aperçoit des individus qui se côtoient sans jamais pour autant se couder, qui semblent exister moins par leur sensibilité, leur sensualité, que par les « séquences de gestes » qu'ils accomplissent, machinalement.

Cette froide distance, ce détachement – du monde comme de



soi – se traduit dans le ton même du roman. « Une-deux, une-deux » : avare de descriptions, l'écriture se borne à présenter des faits et des gestes, à montrer le petit train-train quotidien, cyclique, répétitif, monotone. La parole y est sèche, voire coupante, parfois très crue. Voilà d'ailleurs peut-être ce qui déconcertera le plus le lecteur : l'auteur ne commente pas le monde de sang, de poisse et de boue qu'elle invente. Elle se contente de l'énoncer, se plaçant ainsi au-delà de la dénonciation, comme *après tout*.

Au lecteur revient donc la tâche de commenter lui-même la sombre et terne société de *L'allégresse des rats*. Une société qui, après tout, n'est peut-être pas tellement loin de celle que certains d'entre nous pressentent déjà, alertés un peu plus

chaque jour par la robotisation sans cesse grandissante de la moindre de leurs activités quotidiennes et qui, plissant le front, fronçant les sourcils, portent au loin ce regard vaguement inquiet qui leur tient lieu d'ultime demeure.

Alexandre Lizotte

---

**Amélie Nothomb**  
**LE FAIT DU PRINCE**  
Albin Michel, Paris, 2008,  
169 p. ; 24,95 \$

---

Usurpation d'identité et goujateries agrémentées de quelques péchés... capiteux ! Le dernier Amélie Nothomb met en scène Baptiste Bordave, drôle de zigoto, et Sigrid, ancienne *junkie* famélique métamorphosée en femme oisive, naïve et anorexique par feu monsieur Olaf Sildur, richissime de son état. On aura bien évidemment compris que l'usurpateur, c'est Baptiste, un quidam aux passions inassouvis, et que l'usurpé, c'est Olaf, puisqu'il a tous les moyens de pimenter une vie sans saveur. Or jamais Baptiste Bordave n'aurait pensé à endosser l'identité d'un autre si cet autre n'avait eu l'idée pour le moins importune de venir expirer à ses pieds : « [...] ce cadavre m'appartenait. La seule vraie découverte que j'avais effectuée dans ma vie, c'était le trépas de ce type ».

*Le Robert* définit le « fait du prince » comme un acte de pouvoir qui contraint à l'obéissance. Nothomb en aura modifié quelque peu le sens puisque ici le « nouveau prince » se libérera par ses excès, champagne oblige ! L'imagination débordante de l'auteur nous en met – encore ! – plein la vue avec cette cocasse histoire de scélérat princier. Extravagant à souhait mais pauvre en rebondissements, *Le fait du prince* est un récit longuet en dépit de la minceur du livre. Nothomb a dû s'amuser ferme à concocter